

LA TERRE COMME SOI-MÊME (extraits 1)

PREFACE par Pierre Rabhi

La planète subsistera, parce qu'il y a en elle une puissance de vie qui lui permettra de se remettre des agressions technico-industrielles. L'humanité, en revanche, peut disparaître, s'autodétruire. Par stupidité et ignorance des règles de la nature. «Allons-nous survivre ou non, et à quelles conditions ? »

C'est la question que nous devrions nous poser aujourd'hui, si nous étions vraiment conscients et lucides!

Cet ouvrage, *La Terre comme soi-même*, montre d'une manière convaincante et sans culpabilisation que les racines de la crise écologique sont en réalité spirituelles, ancrées profondément en nous.

Nous avons organisé le monde selon nos pulsions, peurs et frustrations, si bien manipulées par le marché qui transforme tout en rapports marchands.

Si le système perdure, s'il résiste à toutes les crises et critiques, c'est que ses moteurs - idéologie de la croissance, soif du lucre, apologie du superflu, obsession de la quête matérielle - sont inscrits au plus profond de notre être.

Chaque fois qu'une personne a - dans le secret de son cœur - le désir et la détermination d'une transformation profonde, chaque fois qu'elle se prend en charge et travaille à s'accomplir dans son humanité et dans le respect des lois fondamentales de la vie et de la nature, elle induit un changement de la société. Car nous sommes la société et la société est faite de chacun de nous.

L'écologie et la spiritualité sont en réalité inséparables les deux sont l'expression de la vie et du sacré.

PROLOGUE

Toute nécessaire qu'elle soit, l'écologie extérieure ne suffit pas. Elle doit être complétée par une écologie intérieure une éco-spiritualité.

L'humanité à la croisée des chemins

Racines de la crise écologique

Ce qu'il faut bien voir, c'est que le système capitaliste - si dévastateur pour la planète - ne perdure que parce qu'il vit en nous, à travers l'instrumentalisation subtile de nos peurs archaïques (mourir et manquer) et de notre puissance de désir dégradée en envies et pulsions.

En ce sens, la crise écologique n'est pas que d'ordre économique, politique ou éthique. Elle est bien une crise culturelle, psychologique et spirituelle, qui touche aux fondements mêmes de notre civilisation.

Les menaces et catastrophes écologiques rappellent les plaies d'Égypte. Ces plaies, contrairement à une lecture moralisante de la Bible, ne sont pas des malheurs envoyés par Dieu pour punir les êtres humains, mais des invitations à lire au-dedans de nous-mêmes. Chaque plaie est comme un « face-à-face » qui révèle notre propre réalité. «La Terre-patrie est en danger. Nous sommes en danger, et l'ennemi, nous pouvons enfin le comprendre aujourd'hui, n'est autre que nous-mêmes. »

Limites de l'écologie extérieure

Nous pouvons agir. A plusieurs niveaux et de diverses manières.

Au plan *politique et éthique*, nous pouvons intervenir en tant que citoyens, producteurs, consommateurs, épargnants, actionnaires et cotisants de caisses de pension. Mais aussi en soutenant les initiatives d'organisations non gouvernementales (ONG) et de partis politiques.

Au plan *pratique*, un champ d'action immense est la recherche, le développement et la promotion - aux niveaux collectif et individuel - de la conversion écologique des bâtiments, systèmes de production (industriel et agricole) et modes de transport, en tirant profit des technologies vertes et des énergies renouvelables. S'ajoutent à cela nos comportements et écogestes au quotidien, via nos choix de consommateur et d'épargnant, notre manière de nous alimenter, de nous chauffer, de voyager, de recycler nos déchets, etc.

Ces différents plans d'action constituent *l'écologie extérieure*. Ils sont objectivement importants et nécessaires. En même temps, ces plans d'action ne suffisent pas. Contrairement à ce que beaucoup veulent nous faire croire, nous ne sortirons pas de la crise écologique uniquement par des réformes politico-économiques, des avancées technologiques et des gestes au quotidien ; il faut changer de niveau.

Au plan éthique, il convient de passer d'un utilitarisme infini et abusif à un utilitarisme restreint et raisonnable. Son impact est donc réduit. Les règles éthiques ne deviennent effectives que si elles font sens, que lorsqu'elles sont ancrées profondément dans l'être. Dans le cœur et pas seulement dans la tête.

Fondements d'une éco-spiritualité

L'enjeu n'est pas uniquement la survie de la planète et de l'espèce humaine, mais le *sens* même de la vie, l'orientation et la finalité du progrès technique et du développement économique.

Le sacré permet de regarder autrement, positivement, l'auto-limitation et la « décroissance » matérielle qui seront de plus en plus requises par l'épuisement des ressources, la surcharge des écosystèmes, l'anéantissement des bases naturelles de la vie et l'impératif de justice.

L'éco-spiritualité nous appelle à accomplir cette union - non fusionnelle - entre l'être humain et la nature et à « **aimer la terre comme soi-même** ».

Métamorphose radicale

C'est bien à une « métastrophe », une mutation intérieure que nous sommes appelés si nous voulons échapper à l'abîme vers lequel nous fonçons. « Le sursaut salvateur ne peut venir que d'un immense bouleversement de nos rapports à l'homme, aux autres vivants, à la nature. » En conséquence, il ne suffit pas de corriger les faiblesses du système, ni « d'arranger ce qui ne va pas dans un ensemble qui, pour l'essentiel, demeure ». Il convient d'opérer un retournement vers autre chose, un autrement. On ne « met pas du vin nouveau dans de vieilles outres » (Lc 5,37).

Le défi est donc de taille. Il n'est rien moins que l'invention d'une nouvelle alliance entre l'être humain et la nature. L'« Histoire » exaltée par l'Occident « arrive à son épuisement, non pas parce qu'il n'y aurait plus rien à inventer [...], mais parce que tout est à réinventer pour sauver l'humanité du risque d'anéantissement » 12 C'est moins d'une révolution d'ordre historique et social que d'une évolution d'ordre spirituel dont nous avons besoin : changer le monde ; changer la vie ; changer l'être.

Le Sommet de l'ONU à Rio en 1992 et tout le mouvement du développement durable nous ont incités à « penser globalement et agir localement ». La dimension spirituelle de la crise écologique nous enjoint à penser et agir personnellement

Travail de transformation intérieure

Tant de forces cachées, d'habitudes et de ressorts inconscients nous habitent, qui rendent nos existences incohérentes et pervertissent nos actions en apparence les plus vertueuses. Pour preuve le hiatus entre notre savoir sur la gravité de l'état de la planète et l'inconséquence de nos attitudes et comportements. Pour preuve également les difficultés relationnelles et les luttes intestines qui minent la vie interne de nombre de partis et organisations militantes, y compris les mouvements écologiques, les institutions ecclésiales et religieuses.

« Espérer un véritable changement dans la vie et la société sans un changement de la nature humaine est une proposition irrationnelle et anti-spirituelle; c'est demander un miracle impossible. »

« Je ne crois pas que nous puissions corriger quoi que ce soit au monde extérieur que nous n'ayons d'abord corrigé en nous. »

Responsabilités du christianisme

Nous ne résoudrons pas la crise écologique sans une mobilisation de tous les hommes et femmes de bonne volonté.

Les religions ont un rôle majeur à jouer de par leur influence sur l'imaginaire social et culturel, les visions du monde et les attitudes à l'égard de la nature.

Ce que nous faisons de l'écologie dépend de nos idées sur les relations homme-nature. Davantage de science et davantage de technique ne viendront pas à bout de l'actuelle crise écologique tant que nous n'aurons pas trouvé une nouvelle religion, ou repensé l'ancienne. Dès lors que les racines de notre malaise sont en grande partie religieuses, le remède, lui aussi, doit être essentiellement religieux, que nous le nommions ainsi ou non. Nous devons repenser et re-sentir notre nature et notre destinée.

Lucidité, espérance et foi

Le facteur le plus important face au risque d'un effondrement est finalement la capacité des sociétés humaines à réagir et opérer les changements qui s'imposent.

C'est ici qu'intervient la foi, qui crée le lien entre la lucidité et l'espérance. La foi se traduit par plusieurs éléments, essentiels pour une éco-spiritualité. D'abord, une confiance fondamentale, quasi viscérale en la vie, en Dieu, en l'être humain. Ensuite, une ouverture et une aspiration qui conduisent l'être à se mettre en marche, à ne jamais se satisfaire de l'acquis et des réponses toutes faites, à toujours vouloir se dépasser et aller plus loin. Enfin la connaissance que la vie « va vers la vie » et que « la mort n'est pas la fin de tout ». Elle appelle au don, à la réflexion et à l'engagement.

Tradition et innovation

Sans un ancrage sérieux dans la tradition - plus précisément dans ses promesses écologiques, à discerner par une lecture critique - une éco-spiritualité risque de ne pas être reconnue et de rester inopérante parmi celles et ceux qui se réclament du christianisme ou de ses valeurs.

I

AUX RACINES DE LA CRISE ÉCOLOGIQUE

1. Frankenstein, Cassandre et le Titanic

Être lucide, c'est plus qu'être informé et savoir. On peut en effet être bien informé et demeurer dans une forme de sommeil et d'inconscience. Être lucide, c'est être « éveillé », avoir l'esprit clair. La crise écologique manifeste un triple syndrome dont souffre l'humanité : Frankenstein, Cassandre et le *Titanic*.

Frankenstein ou les conséquences de l'orgueil

Ce n'est pas seulement la société, mais aussi la nature qui subit les contrecoups de l'orgueil humain, de son avidité, de sa quête sans limites de pouvoir, d'avoir et de savoir au nom du soi-disant progrès.

La terre souffre, sue, dépérit, s'appauvrit. Elle est victime d'un modèle de développement fondé sur la croissance infinie, le profit immédiat, l'hyperconsommation et la « jetabilité » érigés en principes. Chaque année, l'humanité prélève sur la nature 25 % de plus que sa capacité de régénération. Les ressources fossiles (conventionnelles) et naturelles s'épuisent, les cycles du carbone et de l'azote sont perturbés, les services écologiques (photosynthèse, régulation climatique, pollinisation, etc.) de la biosphère sont déréglés, les glaciers fondent, les forêts se déplument, les espèces disparaissent, les sols se dégradent, les coraux meurent... Avec pour résultats une aggravation de la faim et de la pauvreté, un creusement des inégalités, une augmentation des phénomènes migratoires et des conflits géopolitiques. Bref, la création est en danger et, avec elle, la survie même de l'humanité. De fait, nous ne survivrons pas à un environnement ruiné.

Cassandre ou l'incapacité de croire à ce que nous savons

Les scientifiques et les organisations écologiques multiplient les alertes.

Mais les décideurs politiques les relativisent, les ignorent ou s'enlisent dans des compromis inadéquats, incapables de transcender les intérêts économiques nationaux, de placer la survie de la planète et des générations futures au-dessus de leurs préoccupations électorales à court terme. Des limites d'autant plus tangibles que la majorité de la population n'est pas disposée à réviser son mode de vie et que l'économie dominante refuse de sortir de sa logique de croissance, de compétition et de profit à court terme. Nous sommes, d'une certaine manière, devant les menaces qui pèsent sur la terre comme face à notre mort nous savons que nous allons mourir un jour, mais nous ne parvenons pas à le concevoir et encore moins à l'accepter.

Césure entre la raison et le cœur

Nous restons divisés intérieurement, clivés entre notre intellect et le cœur, notre raison et nos émotions.

Difficulté de perception

Il n'est pas facile de saisir, concrètement, la réalité des dangers écologiques et de croire à leur gravité et immédiateté. Les matières toxiques qui empoisonnent l'air et la nourriture sont souvent imperceptibles. Les changements climatiques, la destruction de la couche d'ozone, l'érosion des sols ou la disparition des espèces sont des réalités lointaines et statistiques, difficiles à percevoir au quotidien. Elles sont si graduelles que nous ne les

remarquons pas ou que nous nous y habituons. Elles ont une telle ampleur que nous peinons à saisir notre implication. Notre responsabilité s'en trouve diluée.

Séparation d'avec la nature

Nous savons notre impact écologique négatif, mais nous n'y prêtons guère attention, car la nature ne fait pas vraiment partie de notre être et de notre vie.

Besoin de se protéger

La génération actuelle est peut-être la première à devoir vivre avec la perspective d'un effondrement global, l'idée que la planète pourrait ne pas survivre. Rien ne garantit en effet que les générations futures, nos enfants et petits-enfants hériteront d'une planète où ils pourront vivre, qui plus est sagement et en satisfaisant leurs besoins. Une telle perte est incommensurable, difficile à imaginer et à affronter.

Peurs et blocages

Comment, étant donné le fonctionnement de nos sociétés, ne pas être complices d'une manière ou d'une autre de la destruction de la nature ? N'y contribuons-nous pas par le seul fait de notre mode de vie et de consommation ?

Beaucoup de gens ne voient pas ce qu'ils pourraient faire de significatif - à leur niveau individuel et quotidien - contre des phénomènes aussi globaux, complexes et multi-factoriels que les changements climatiques, par exemple.

Résistance au changement

D'un côté, nous savons que la planète est en péril et que notre manière de vivre participe à sa dégradation. De l'autre, nous continuons notre train-train quotidien sans trop ou vraiment y penser.

Le *Titanic* ou les illusions de la technique

Nous n'arrivons pas à croire au pire, parce que nous croyons davantage ou voulons espérer dans la capacité de l'être humain à y faire face et à le résoudre, en particulier par la science et la technique, reflets des pouvoirs de son intelligence, mais «la foi en la technologie est une aventure insensée».

L'amélioration de l'efficacité énergétique, les énergies renouvelables et la conversion verte des modes de production ne suffiront pas pour relever les défis écologiques de la planète. Un changement de mentalité, une transformation du modèle de développement et une mutation des styles de vie sont incontournables.

Les problèmes semblent si vastes et complexes, les comprendre et y trouver des solutions demandent tant de compétences et d'efforts, que nous préférons les mettre de côté et les déléguer aux experts. Forts de leurs connaissances et moyens techniques, ceux-ci finiront bien par trouver une issue. D'ailleurs, ne les paie-t-on pas pour cela ?

Il n'est pas sûr que la crainte soit le fondement effectif d'une sagesse écologique. Les ressorts intimes de l'être qu'elle mobilise peuvent en effet davantage s'opposer à l'engagement qu'y inciter.

2. Le Paradigme de la modernité

Désacralisation de la nature

Mutilation de l'être humain

Homme sans cieux

Homme nombril du monde

Les seules limites que l'être humain accepte sont celles qu'il érige lui-même ; elles seront longtemps inexistantes dans sa relation à la nature. Ce qui le définit n'est plus sa foi en Dieu et en l'au-delà, mais sa rationalité qu'il croit toute-puissante. Ce qui le motive n'est plus l'union à ce qui le dépasse, mais la réalisation de ses ambitions axées sur le mythe du progrès infini.

Homme dé-naturé

On a là rien d'autre qu'une expression du drame d'Adam au jardin d'Eden : la tentation de jouir d'un savoir et d'un pouvoir sans avoir opéré la transformation intérieure et acquis la maturité nécessaires pour en user avec justesse et sagesse. La question écologique est, en ce sens, une tragédie anthropologique qui découle de la manière dont l'être humain se voit. La tragédie de l'individu qui - coupé de ses racines célestes et de son être profond - se prend pour Dieu et se place hors et en dessus de la nature pour mieux la conquérir et la dominer par sa puissance rationnelle et technologique.

Homme patriarche

Les femmes représentent le groupe de population qui souffre le plus des dégradations écologiques et climatiques, en particulier dans les pays pauvres. Ce sont elles en effet qui prennent en charge l'alimentation et la santé de la famille, avec toutes les tâches qui en découlent.

Réduction de la connaissance

Primauté de la raison sur le cœur

Coupée du cœur, la raison devient une machine cérébrale qui tourne sur elle-même. Tout se passe comme si l'information dont nous disposons sur les désastres encourus et les dangers à venir restait bloquée au niveau de la tête. Comme si nous n'arrivions pas à la faire descendre du mental vers le cœur profond. Or, c'est là que s'originent le courage, la volonté, le sursaut libérateur et la compassion dont nous avons besoin pour agir. « Notre mode de pensée, inséparable de notre mode d'enseignement, est fondé sur la disjonction absolue entre l'humain et le naturel.

Technoscience dépourvue de sens

« En tant que membre de la communauté humaine, on passe à l'attaque de la nature avec l'aide de la technique guidée par la science et on soumet cette nature à la volonté humaine. »

L'humanité pense aujourd'hui plus que jamais que la technoscience elle-même apportera la solution aux problèmes – en particulier écologiques – qu'elle a contribué à créer.

3. L'Homo oeconomicus et ses ressorts intimes

« Le capitalisme et le marxisme ont continué à exalter "la victoire de l'homme sur la nature" comme si c'était l'exploit le plus épique que d'écrabouiller la nature. »

Marchandisation du monde

Jusqu'à il y a peu, l'humanité a considéré le « milieu naturel » comme infini. D'où le mythe du progrès (continu) et de la croissance (illimitée), avec tout ce qui en découle pour la nature en termes d'exploitation des ressources, de pollution et de production de déchets. Nous détruisons la beauté des campagnes parce que les splendeurs de la nature, n'étant propriété de personne, n'ont aucune valeur économique.

Principe technologique : « **Tout ce qui est possible, nous le ferons.** »

Principe économique : « **Tout ce qui nous fait envie, nous l'acquerrons.** »

A quoi on pourrait ajouter un principe financier : « **Tous les profits potentiels, nous les réaliserons.** »

Productivité, rentabilité, compétitivité sont aujourd'hui les nouvelles « tables de la loi ».

Métamorphose du temps

A partir des années 1980, le monde occidental va entrer dans le règne de l'urgence et de l'immédiat, obéissant au principe du « toujours plus, toujours plus vite »

Mise sous pression, forcée à produire au rythme du marché, la nature n'a plus le temps de respirer et de se reproduire.

Âme captive du marché

Puissance des envies

L'envie, c'est donc le désir dégradé en pulsion, abâtardi dans son énergie primordiale, dévié de sa finalité transcendante originelle. Cela rappelle, dans le domaine écologique, cette prophétie amérindienne adressée aux Blancs : « Lorsque le dernier arbre aura été abattu, que la dernière rivière aura été polluée, que le dernier poisson aura été pêché, alors seulement vous venez que l'argent ne se mange pas. »

Valse des besoins

La publicité ne sert finalement à rien d'autre qu'à transformer nos désirs en envies et à faire passer celles-ci pour des besoins.

Angoisse du manque

La consommation exacerbée conduit au gaspillage et à l'épuisement des ressources. Finalement, le capitalisme établit partout l'empire de la mort qu'il prétend conjurer.

Raretés artificielles

Comme le disait Gandhi, « il y a assez de ressources sur cette planète pour répondre aux besoins de tous, mais pas assez pour répondre aux convoitises et désirs de possession de chacun ».

Ce mode de développement issu de la modernité occidentale est aujourd'hui en voie d'expansion planétaire. Une part croissante de la population mondiale aspire à cette prospérité matérielle. De fait, quel que soit le qualificatif dont on l'affuble - « durable », « vert », « soutenable », « équitable »... - c'est la notion même de développement qui est en cause. Si tous les habitants de la terre vivaient comme les Américains, il faudrait 6,8 planètes pour subvenir à leurs besoins. Ce style de vie et de société n'est donc pas durable. Il est également injuste, car non généralisable ni dans le présent à l'ensemble de la population mondiale, ni dans le futur aux générations à venir.

Cet entrelacement entre nos consciences, nos valeurs, nos comportements et la logique du système explique pourquoi le capitalisme résiste si bien à toutes les critiques et mises en question. Une politique écologique qui ne prend pas en compte la réalité de cette imbrication est condamnée à rester un emplâtre sur une jambe de bois.

II

L'AMBIVALENCE DU CHRISTIANISME

1. La tradition judéo-chrétienne sur la sellette

Le passé problématique de l'Église explique que nombre de chrétiens concernés spirituellement par la question écologique se soient tournés vers d'autres dieux ou aient élaboré des éco-théologies en rupture avec sa tradition, pour trouver des solutions et une vision plus adéquate de la nature et de l'être humain.

Sept composantes problématiques

Lutte contre les croyances païennes

Les Églises ont conservé jusqu'à présent une méfiance face à toute affirmation de la nature qui pourrait confiner à sa sacralisation. Il en résulte l'entretien d'un dualisme entre le divin et le cosmique, obstacle à l'avènement d'une authentique éco-spiritualité.

Séparation entre le créé et l'incréd

Par peur du panthéisme, le christianisme a eu tendance à accentuer l'abîme entre le créé (naturel) et l'incréd (surnaturel), le royaume des dieux et le monde terrestre.

Une manière d'accréditer la séparation cartésienne entre l'esprit et la matière, mais aussi de susciter un divorce croissant entre la théologie et la connaissance scientifique.

En refusant le dialogue avec la science, l'Église a failli à sa mission. Elle a renoncé à éclairer les Lumières par une autre lumière, venue d'en haut. Elle a laissé la science et la technique à elles-mêmes, c'est-à-dire à la volonté de conquête des puissants et à la loi du profit.

Religion centrée sur l'homme

La conscience chrétienne dominante n'a - jusqu'à aujourd'hui - jamais considéré comme des «péchés» les atteintes à l'intégrité de la nature et les comportements anti-écologiques.

Foi dans l'histoire et le progrès

Pour de nombreux exégètes, le Dieu de la Bible est le Dieu de l'humanité et de l'histoire. Il se révèle non pas dans la nature, mais dans une série d'événements historiques.

Méfiance à l'égard du corps

Esprit patriarcal

Évasion vers l'au-delà

Nombre de Pères de l'Église et théologiens excluent les animaux, les plantes et les minéraux de la résurrection finale, réservant celle-ci à la seule humanité. Une telle posture peut donc constituer un réel obstacle à la responsabilité et à l'engagement écologique des Églises et de leurs fidèles.

Besoin d'une critique différenciée

Il serait possible d'affirmer que le christianisme occidental, en tant que facteur important de l'identité de l'Occident, a historiquement et culturellement contribué à l'émergence de la modernité.

Par certaines de ses représentations de Dieu, de l'être humain et de la nature, il a favorisé ses développements «cosmocides» plus qu'il n'en a été la cause directe et initiale.

Le christianisme condamne comme péché toute utilisation de la terre qui conduit à l'auto-déification de l'homme et à la chosification de la nature. **L'être humain doit agir - envers la nature comme à l'égard de son prochain - à la manière de Dieu à l'image duquel il a été créé.**

2. Les postures fondamentales envers la nature

Les ambiguïtés de la tradition chrétienne face à la nature découlent du schéma métaphysique qui sous-tend sa pensée. Celle-ci est structurellement eschatologique et hiérarchique.

Dévalorisation de la nature

Instrumentalisation de la nature

Ainsi que l'a démontré Max Weber, en valorisant la richesse et la réussite économique comme signes d'élection divine, le protestantisme a donné à l'« esprit du capitalisme » une forme de légitimation *de jure* et d'encouragement *de facto* à soumettre la nature à la volonté humaine.

Célébration de la nature

Cette position, qui résume bien toute l'ambivalence de la vision chrétienne, est certainement la plus répandue dans le christianisme. C'est en servant l'humanité, en satisfaisant ses besoins biologiques et en la soutenant dans sa quête de Dieu, que la nature accomplit ce pour quoi elle a été créée. «La vie des animaux et des plantes est préservée non pour eux-mêmes, mais pour l'homme. » Elle est donc en cela plus un objet qu'un sujet en soi.

Salut de la nature

La nature n'est pas déchue, en proie au Prince des ténèbres (Satan). Elle est au contraire pleine de la présence divine. L'être humain n'est, pas plus que Dieu, séparé de la création matérielle. Celle-ci est sa demeure au même titre qu'elle est celle de Dieu. L'homme y est chez lui. Sa relation à la nature est une alliance nuptiale. Pour François d'Assise, les créatures sont ses frères et sœurs.

A la fin des temps, la création dans son ensemble -y compris les animaux, les plantes et les pierres - sera glorifiée, sauvée, renouvelée dans l'éternité avec Dieu.

3. Les potentialités écologiques du christianisme

L'identité de l'homme biblique est indissociable de son appartenance à la création. Il vit ses expériences spirituelles au cœur de la nature. Il réalise sa vocation humaine, historique et sociale en lien avec les éléments, enraciné dans une terre.

Apports de l'Orient chrétien

Valorisation des richesses

S'allier avec les autres traditions

Les signes des temps invitent à passer du plan religieux, séparateur, à celui de la spiritualité, unificateur mais sans uniformité.

Modifier le regard sur les traditions premières

Selon la manière dont elles sont mises en pratique, l'économie et le techno-scientisme - en tant que projections de l'être humain cherchant à assujettir la nature et ses puissances à son profit - constituent certainement des formes modernes de magie et sorcellerie.

Par ailleurs, l'histoire nous a appris à nous méfier de l'amour de la nature quand il se double d'une idéologie anti-humaniste. «Petits enfants, gardez-vous des idoles» (1 Jn 5,21).

Dialoguer avec la science